



## De Berlin à Paris par Londres

### À Berlin

*Notre correspondant P. Comert a quitté la capitale allemande au moment où la guerre était moralement résolue. Il a pu sentir les dispositions de l'ennemi à la veille de l'attaque. Il nous dit, en arrivant à Paris, ce qu'il a vu et entendu en Allemagne et en Angleterre.*

J'ai quitté Berlin samedi à midi. A ce moment on attendait d'heure en heure la proclamation de la mobilisation générale. Dans les rues, les gens circulaient assez calmes ; rien dans leur attitude ne dénotait un enthousiasme particulier. C'est seulement Sous-les-Tilleuls que l'on rencontrait un peu d'animation. Des bandes de manifestants parcouraient l'avenue, portant des drapeaux et chantant la *Wacht am Rhein*. Sous mes yeux l'automobile du chancelier fut arrêtée par la foule qui se livra à une manifestation bruyante. C'est à grand'peine que M. de Bethmann-Hollweg put continuer sa route.

Les petites gens, en général, semblaient peu satisfaites. Dans les quartiers pauvres, les épiceries étaient prises d'assaut et bientôt elles furent complètement démunies. On semblait avoir conscience à Berlin que si la guerre se prolongeait pendant quelque temps la situation alimentaire deviendrait absolument désespérée.

Dans les brasseries et dans les rues, aucune allusion à la guerre. Les gens se pressent devant les salles de rédaction des journaux où sont affichées les dépêches, les lisent et s'en vont sans dire un mot. On voit des femmes qui pleurent. Il est certain que le soldat allemand est beaucoup trop discipliné, pour marquer dans son attitude qu'il désapprouve tout bas la guerre ; mais il est de stricte vérité de dire que la mobilisation n'a déchaîné cette fois chez lui aucun enthousiasme national.

### En route

Mon train quitta Berlin à midi à destination d'Amsterdam. On m'avait averti qu'il était impossible de rentrer en France directement, que la route du Danemark n'était pas sûre. On ajoutait d'ailleurs que ce train était probablement le dernier à destination de la Hollande. Mon voyage ne fut marqué d'aucun incident. Tout le long de la voie ferrée des sentinelles ; dans les gares, également occupées militairement, régnait l'ordre le plus absolu. Je ne vis aucun train militaire, ce qui s'explique d'ailleurs par le fait que la ligne allant de Berlin en Hollande n'a à peu près aucun intérêt stratégique.

C'est à Osnabruck que nous atteignit le décret de mobilisation générale de l'armée et de la flotte. Nous descendîmes sur le quai car on nous avertit que notre train allait avoir plusieurs heures de retard. Je ne pus découvrir aucune trace d'enthousiasme parmi la population. Les gens achetaient les bulletins de mobilisation et après avoir lu, les empochaient sans rien dire.

Avant notre départ d'Osnabruck, nous assistâmes à la formation d'un train de réservistes. Quelques braves saluèrent le départ du train, mais aucune scène d'enthousiasme ne se produisit.

Nous atteignîmes la frontière de Hollande avec quatre heures de retard. La Hollande étant également en état de mobilisation, on m'avertit qu'il serait très difficile de rentrer directement à Paris. Je résolus donc de passer par Londres, et je continuai ma route jusqu'à Hoec-Van-Holland, où je m'embarquai pour Harwich.

A Harwich, comme dans tous les ports anglais, régnait la plus grande animation ; la mobilisation navale était dans son plein.

Dans le train de Harwich à Londres, il me fut donné de surprendre la conversation de plusieurs voyageurs allemands qui ne se croyaient pas écoutés ni compris. Deux d'entre eux déclarèrent que la guerre était une entreprise fort difficile pour l'Allemagne et dont elle ne pourrait de toutes façons retirer aucun profit. L'un d'eux conclut « *Das ist Unsinn* » (C'est une absurdité).

Un autre voyageur allemand rapportait qu'un officier d'état-major avait dit dès le vendredi que depuis trois jours il n'y avait plus un seul homme de troupe à Berlin. Cette indication concorde avec des bruits qui avaient circulé à Berlin, dès le jeudi, annonçant le départ de tous les régiments de cavalerie.

Il était absolument impossible de contrôler sur place ces bruits, car les casernes allemandes ne sont pas construites comme les nôtres ; elles offrent extérieurement une façade complètement close et prennent jour sur des cours intérieures.

### **À Londres**

À mon arrivée à Londres, j'assistai au premier départ de Français retournant en France pour répondre à l'ordre de mobilisation. Tous partaient en chantant la *Marseillaise*. La population semblait fort impressionnée par leur enthousiasme.

Je ne restai à Londres que de quatre heures à neuf heures. Pendant les courses que je fis dans la ville, ma voiture fut arrêtée une première fois par le passage d'un régiment d'infanterie en tenue de campagne, par des artilleurs, et une seconde fois par des artilleurs traînant leurs canons avec des cordes.

Je pus compter environ une trentaine de pièces.

A Londres, le sentiment général est très favorable à la France. Les employés des gares, les cochers, les garçons de restaurant déclarent tous qu'ils vont bientôt partir avec nous, que l'Angleterre fera certainement son devoir et que la France peut être tranquille. Ils annoncent avec joie que la flotte est mobilisée et que déjà des troupes ont été envoyées pour garder toutes les côtes.

C'est au cours de cet après-midi de dimanche que parvint à Londres la nouvelle de l'entrée des Allemands en France. La nouvelle fut portée à la connaissance du public au moyen d'éditions spéciales que la foule s'arrachait littéralement. Il convient de rappeler à ce propos qu'aucun journal anglais ne paraît d'ordinaire à Londres dans l'après-midi du dimanche.

La nouvelle produisit partout une très profonde impression. Je suis convaincu pourtant que celle de la violation de la neutralité de la Belgique produira une émotion bien plus vive encore.

En effet, au cours de mes conversations, je pus me convaincre que tout le monde considérait cette éventualité comme inadmissible.

### **L'état d'esprit en France**

Ma grande préoccupation à mon arrivée en France portait sur notre degré de préparation et sur l'état des esprits, mais dès que je mis le pied sur la terre française je fus rapidement rassuré. Nous arrivâmes à Calais-Port à deux heures du matin ; nous apprîmes qu'il n'y avait plus de trains de voyageurs pour Paris et que nous ne pourrions partir qu'à 7 heures 20. Seules étaient admises à prendre place dans le convoi les personnes munies de leur livret militaire. Chacun prit la chose avec beaucoup de bonne humeur.

Nous quittâmes la gare de Calais-Port et dans la nuit nous nous mîmes en route à travers les rues pour gagner la gare de Calais-Ville, chacun portait sa valise ou poussait un camion chargé de ses bagages. Dans la gare régnait l'ordre le plus parfait. On nous conduisit au bureau pour nous faire viser nos livrets militaires. Le commandant chargé de cette tâche nous déclara que le train serait à Paris à 4 h. 18, et je dois ajouter qu'il arriva en effet ponctuellement à cette heure à la gare du Nord.

A six heures du matin, nous assistâmes au premier départ d'un train militaire. Les femmes étaient venues accompagner leurs maris, mais elles n'étaient point admises sur le quai ou dans la gare. Deux factionnaires en tout maintenaient l'ordre qui ne fut pas un instant troublé. Malgré l'émotion bien compréhensible qui étreignait tous ces jeunes gens, je n'en vis pas un seul pleurer. Ils prenaient au contraire congé des leurs le sourire aux lèvres, en affirmant qu'ils seraient bientôt de retour. Les femmes pleuraient silencieusement, mais faisaient preuve du plus grand courage.

Quand nous partîmes, à 7 h. 20, une grande partie de la population de Calais nous attendait à la sortie de la gare, massée derrière les barrières de la voie ferrée. Une immense acclamation retentit au passage de notre train. Pendant tout notre voyage, je fus vivement surpris de l'ordre et de la discipline qui régnaient partout. Nulle part, aucune confusion. Les réservistes voyageaient dans des wagons de 3<sup>e</sup> classe confortables. Le nombre réglementaire n'était pas dépassé. Les trains arrivaient en gare aux heures prévues. L'embarquement se faisait très rapidement.

A tous les passages à niveau, des gens acclamaient le passage du train. Quand deux trains se croisaient à toute vitesse, c'était une immense clameur.

Au cours des conversations que j'eus avec mes compagnons de voyage, je fus frappé de leur calme et de leur résolution ; je dirai même de leur modestie. Tous déclaraient que nous étions attaqués, qu'il valait mieux faire la guerre puisqu'on ne pouvait jamais avoir la paix, que depuis des années ce sont des alertes continuelles, et qu'il fallait en finir.

On parlait ensuite de la vigoureuse résistance des Serbes contre l'Autriche-Hongrie, et on commentait les terribles conséquences qu'aurait pour l'Allemagne l'entrée en action de la flotte anglaise. D'ailleurs rien d'exagéré dans tous ces propos. Chacun se rend compte que ce sera une épreuve très rude, mais personne non plus ne doute du succès final.

J'ai questionné plusieurs de mes compagnons sur l'impression que leur avait faite la brusque incursions des Allemands sur notre territoire, Aucun effroi, au contraire, une vive irritation et un désir ardent d'aller à la frontière venger cette indignité.

Pierre COMERT

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k241891k>

*Le Temps* du 5 août 1914, p.2